

Passions militantes et rigueur historienne

de Karim Landais

Entretien avec Pierre Broué

(Saint-Martin-d'Hères, jeudi 26 février 2004.)

Pour préparer mes questions, j'ai essayé de me documenter un peu sur vous. Les seuls éléments vous concernant que j'aie pu retrouver, ça a été dans des interviews que vous avez accordées à Christophe Nick.

[...] Nick ?! Ah ! C'est pas ma lettre d'injures ? ! Je lui ai envoyé aussi une lettre d'injures qui mériterait de passer à la postérité. Parce qu'il m'interroge sur ma biographie et me dit : « *Mais dites donc, c'est curieux, tout jeune vous avez une confiance en vous extraordinaire : comment ça se fait ? Enfin, c'est quand même terrible : à 18 ans vous entrez au Parti communiste, à 19 ans vous en êtes viré, vous devenez trotskyste... expliquez-moi ça.* » Alors je lui ai dit : « *Ecoutez, je me suis posé la question, notamment quand j'ai écrit mes Mémoires - qui sont en cours de finition - et je pense que c'est parce que mon père ne comprenait rien à la politique, ma mère non plus - par ailleurs je les estimais beaucoup, il y a des choses qu'ils faisaient beaucoup mieux que moi, mais en politique ils ne comprenaient rien ; et alors, avoir raison, contre son père et sa mère, sur les événements du monde, ça vous donne une vraie confiance. Et cette confiance je l'avais à partir de 9-10 ans. Je me rappelle qu'en 1936 mon père m'a engueulé parce que je faisais le coup de poing aux manifs : "Mais tu es fou ! Si c'était les autres..." Je lui ai dit : "Mais papa, les autres ils se cachent !" » C'était vrai, j'avais raison : les autres ils se cachaient... (...)*

Christophe Nick s'est permis d'écrire : « *Il est frappant dans le cas de Pierre Broué de voir que l'un des moteurs est la haine du père.* » J'ai dit : « *Mais ça va pas, non ? ! Vous seriez ici, mon vieux, je vous boxerais.* » ; J'ai jamais haï mon père ! Il était gentil comme tout ; mes sentiments pour mon père c'étaient plutôt des sentiments de protection, parce qu'il était timide, alors il n'osait pas dire ce qu'il pensait, et moi je le disais ; il n'osait pas boire parce que ça lui faisait mal, alors je buvais ses trucs à lui... J'étais plutôt un protecteur de mon père qu'autre chose. Mais dire que je le méprisais : quelle horreur... !

Je l'ai tellement engueulé [Christophe Nick] qu'il est allé tout de suite chez l'éditeur pour voir si on ne pouvait pas mettre au pilon les quelques exemplaires qu'il restait [...] ça c'est l'éditeur qui me l'a dit, ce n'est pas lui. Donc j'avais été convaincant.

Effectivement, parce que cet épisode ne figure pas dans l'exemplaire que je possède...

Ah oui, alors j'étais mauvais ! Ça ne se dit pas des choses pareilles ! Imaginez, par extraordinaire, que mon père soit encore vivant - ça ne serait pas ahurissant après tout - et bien ce serait épouvantable. (...) J'écris mes Mémoires, je fais attention à ce que je dis. Je ne raconte pas : Untel couchait avec Unetelle. [...]

Il est vrai que, ces dernières années, un certain nombre d'ouvrages sur le trotskysme sont parus...

Oh ! Ça a été une manie, une explosion... La plupart des choses qui sont parues sont extrêmement mauvaises. Les gens, soit n'écoutent qu'un son de cloche, soit ne comprennent pas ce qu'on leur dit, font des confusions énormes : c'est vraiment de très mauvaise qualité. Quand j'ai écrit mon *Trotsky*, j'avais signé un contrat avec Durand pour Fayard, et il m'a dit : « *S'il vous plaît, monsieur Broué, écrivez-le le plus vite possible, parce que si vous ne l'écrivez pas, il va en paraître d'autres idiots. Si on annonce que vous paraissez, les gars vont se dégonfler et ils ne sortiront pas leurs livres.* » Ça prouve bien qu'on peut avoir un certain poids. J'avoue que je ne comprends pas comment des crétins comme Nick... qu'est-ce qu'il avait comme qualification pour écrire un bouquin comme ça ? Et il n'y a pas que lui : il y en a d'autres... (...) Ce sont des gens sans qualification. Alors que, si vous regardez ceux qui ont vécu... je pense au dernier livre que j'ai lu, celui de Stora... C'est un des moins mauvais : mais bon dieu, qu'est-ce qu'il y a comme dérapages, comme erreurs, comme... erreurs de perspective, il ne comprend pas ce qui est important et ce

qui ne l'est pas, enfin bref : il a de grosses faiblesses, mais il y a un très gros effort d'honnêteté dans son travail. Alors mettez-y, avec les mêmes documents, un type qui n'y connaît rien, vous voyez la catastrophe que ça fait. Tous les ouvrages - pratiquement tous, on va leur laisser une chance éventuelle - sont à mettre au pilon.

Christophe Bourseiller, par exemple, n'est pas venu vous voir ?

Bourseiller est venu me voir après. Parce qu'il s'est aperçu que je pouvais lui donner des conseils, et il avait une trouille verte.

Il avait la trouille parce qu'il était suivi et photographié en permanence. Par un type du Parti communiste internationaliste. J'ai pu le rassurer : « *Ecoutez mon vieux, ça dépend de ce que vous faites dans la vie. Si vous avez plusieurs maîtresses, une femme et plusieurs maîtresses, ou si vous voyez des hommes d'extrême droite... Ils vous photographient pour essayer de reconstituer le cadre de votre vie et savoir qui vous fréquentez, avec qui vous mangez, avec qui vous discutez plusieurs fois. Ce type vous suit et vous prend dans tous les tournants de votre vie : il vous photographie à l'entrée d'une maison, il va photographier la plaque. C'est un type qui travaille, comme on dit, à la pièce.* ». Bourseiller avait peur, il croyait qu'on voulait établir un plan pour le descendre. Je lui ai dit : « *Non non. Rassurez-vous. Ce n'est pas encore demain qu'ils vous descendront.* »

Ça me fait penser que j'ai regardé une émission sur la Cinq, il y a un an ou deux, où il était interviewé sur le trotskysme, et il n'avait pas l'air très rassuré. Il ne voulait pas en dire beaucoup. . .

Oui oui, il a la trouille. Remarquez, c'est un jeu auquel Lambert joue beaucoup. Et il y a les rumeurs, vous savez bien... les rumeurs... (...)

Vous me parlez de vos parents, tout à l'heure... Mais vous avez aussi, semble-t-il, parlé à Christophe Nick d'un grand-père instituteur et socialiste... Est-ce que votre famille a joué un rôle dans votre évolution politique ?

Mes grands-pères ont joué un rôle très important. Mon grand-père maternel était instituteur... il n'était pas socialiste parce que sa femme ne le lui aurait pas permis : il était coopérateur, mais de cœur il était socialiste. Je me rappelle en 1936 : j'étais sur ses genoux, et, quand Blum a annoncé la pause, il a dit : « *Il est fou, il est fou, il est fou. Il va bientôt laisser tomber les Espagnols.* » C'était bien vu. Après il m'a dit : « *Mon pauvre petit, tu la feras la prochaine.* » Donc il était, assez éveillé, malgré ses 72 ou 73 ans à l'époque.

L'autre grand-père, c'était peut-être beaucoup plus profond, beaucoup plus français en tout cas, parce qu'il avait été cuirassier, sa joie, sa fierté était d'avoir été cuirassier. Il était fort comme un Turc, il défiait les petits gars qui étaient du régiment dans son village : il les défiait pour monter un sac de 100 kilos au sommet de je ne sais pas trop quoi, qui faisait deux étages, et à la course à cheval avec le sac sur l'épaule et pas de rênes. On tenait le cheval par les cheveux, si j'ose dire. Lui c'était : la classe ouvrière au village. « *Je suis la classe ouvrière au village* », il disait. Et la Commune de Paris, tout ça. Tous les deux, chacun à sa manière, avaient des traditions, disons-le, d'extrême gauche : mon grand-père était socialiste, entre guillemets, l'autre grand-père républicain de gauche mais, la façon dont il parlait de la Commune... il aurait été communard. Alors ça, ça joue, ça marque.

Il n'y a pas eu plus parce que mon père ne comprenait rien [à la politique]... J'ai vite compris que je n'avais rien à tirer de lui en politique. Je me suis orienté tout seul, et quelqu'un a joué un rôle considérable parce qu'il m'a permis de lire - il avait une bibliothèque comme la mienne (...).

C'était un professeur d'école normale et il a été arrêté en 1939, et moi, je n'étais pas bien grand, 12 ans, 13 ans, mais qu'on arrête ce type, que j'estimais, et que tous les gens que j'estimais admiraient et estimaient, ça m'a paru absolument ahurissant. J'ai dit : « *C'est ça, la guerre du droit ? On commence par mettre en taule un honnête homme comme lui ?* » Il était ancien communiste, et a eu une influence sur moi. Il a été arrêté en 1939, libéré en 1940 parce qu'il avait quand même 70 et quelques années. J'ai accompagné ma mère qui allait le voir pour sa libération. Je me suis emparé de *l'Histoire de la révolution russe* de Trotsky et j'ai commencé à le lire. Il m'a demandé si j'aimais lire, je lui ai dit que oui ; « *Qu'est-ce*

que tu aimes lire ? » ; je le lui ai dit. « *Eh bien, tout est à toi ici, tu prends ce que tu veux.* » Il m'a ensuite légué sa bibliothèque. Ce que j'ai lu, c'est pas croyable, mais les lectures que m'a faites M. Régnier - puisque c'est Régnier qu'il s'appelait - ont été la base de ma formation politique. Tout jeune, j'ai été très solidement formé.

Il avait été militant communiste ?

Il l'avait été jusqu'en 1923. Il a rompu avec Pierre Monatte, Alfred Rosmer, avec toute la vieille garde quoi.

C'est amusant que le premier livre que vous ayez pris ait été un livre de Trotsky.

Il avait une couverture rouge absolument extraordinaire. (...) C'est ce rouge qui m'a fasciné. Donc j'ai lu *l'Histoire de la révolution russe* à 13 ans. Mais j'en ai lu d'autres, à cette époque : c'est fantastique tout ce que j'ai digéré. Une dizaine de bouquins sur la Commune, sur 1848...

Donc vous avez eu un éveil politique très jeune ?

Réellement très très jeune ! Je peux vous citer deux anecdotes parce que ma mère les a confirmées. J'avais 7 ans quand j'ai déclaré à Régnier que je ne comprenais pas bien l'histoire qu'on m'avait enseignée. On aurait dit qu'elle se passait dans un autre monde.

« *Je ne comprends pas. Explique.*

- *Ben m'sieur, ici, je vous connais par exemple, vous êtes un professeur, je connais les gars d'à côté c'est des ouvriers ; au bout de l'avenue il y a des marbriers : voilà le monde pour moi.. il y a des enseignants, il y a des marbriers... mais quand on fait de l'histoire il n'y a que des généraux et des rois! Je n'ai jamais vu ni général ni roi ! Alors je ne comprends pas... »*

Alors là, il a considéré que j'étais un génie. Parce que c'était toute la philosophie des *Annales*. J'ai déboulé là-dedans : les événements on s'en fout, ce n'est pas ça qui compte. Enfin bref. Mais c'était une réaction tout à fait personnelle.

La deuxième, ça m'étonne, mais ma mère m'a certifié que c'est vrai : ma mère avait une grande amie d'enfance, France Serret, à l'Ecole normale, la femme de Gilbert Serret, un instituteur qui était le plus cher disciple d'Elie Régnier. En 1935, Trotsky était à Daumesnes et les Serret sont partis de l'Ardèche pour lui rendre visite à Daumesnes. Plus exactement : ils l'ont rencontré dans un autre village. Ensuite, au retour, ils étaient chez ma mère pour lui raconter. [France Serret] lui a dit :

« *Tu ne sais pas d'où je viens ? J'ai rencontré Trotsky.*

- *Mais tu es folle, a répondu ma mère, pourquoi tu n'as pas invité, pourquoi tu n'as pas appelé mon petit ?*

- *Mais écoute ! Ton petit, il ne sait même pas qui c'est Trotsky !*

- *Alors ça, je voudrais bien le savoir ! »*

Ma mère prétend qu'elle m'a appelé et m'a demandé : « *Dis à France - j'avais donc à cette époque neuf ans -, dis à France tout ce que tu sais sur Trotsky !* » Et j'ai dit : Il dirigeait l'Armée rouge, bla bla bla. Alors [France Serret] était désespérée : « *Quand je pense que j'ai privé cet enfant d'une expérience unique !* » (...)

De tout ce que vous avez lu, qu'est-ce que vous avez tiré comme conclusion ? A l'époque, en France, les trotskystes n'étaient pas très nombreux. . .

Ça, ça ne me préoccupait pas ! Quand j'étais petit, et surtout quand je suis venu à l'action politique, c'est durant la Résistance. Or, dans la Résistance, vous ne saviez pas où vous alliez : vous entriez dans la Résistance. C'était les cocos, c'était les anars, on n'en savait rien. On ne vous le disait pas. Par exemple, je viens de découvrir cette année, je dis bien cette année, le vrai nom du directeur de l'école de cadres où j'ai fait un stage pour apprendre le métier d'officier de maquis. Robert Soulages, dit Sarazac, dit Durandal. Un réac, mon vieux. Je lui dois beaucoup : parce qu'il ne voulait pas apprendre quoi que ce soit en matière militaire à des ouvriers. Je lui ai dit : « *Mais c'est dégueulasse ! Je les ai amenés de là-bas...* » Il m'a dit : «

Je vois, Monsieur veut peut-être fournir des cadres à l'Armée rouge de France... ». C'était ça la Résistance, mon vieux : Sarazac c'était le premier noyau. Il y avait tous ces facteurs-là qui jouaient, et le trotskysme je me suis posé la question... parce que j'avais lu Trotsky : j'avais pour lui beaucoup de considération, d'estime et d'amitié. Je ne pensais pas qu'on pouvait être trotskyste. En réalité ça a commencé quand j'ai rompu avec la bourgeoisie, c'est-à-dire ma Résistance... J'étais dans un groupe de combat qui était dirigé par un type qui après a été directeur de la police sous Mitterrand.

Vous me disiez que vous vous êtes posé la question du trotskysme assez tard...

Oui, je suis entré au Parti communiste, et au PC je suis entré dans un conflit majeur avec les autorités...

C'était en quelle année ? Juste après la guerre ?

Non, c'était pendant la guerre. [...] J'ai dirigé une manif sur le boulevard Saint-Michel, ce qui n'était pas n'importe quoi, et j'ai écrit un texte assassin « *Manifs et massacres pour le communiqué* ». J'ai expliqué que c'était scandaleux de nous avoir fait défiler au Quartier latin en plein jour et de n'avoir prévu aucun moyen de retraite, et que le lendemain on soit encore dans nos établissements scolaires. Parce que n'importe qui pouvait nous avoir reconnus. J'ai commencé à paraître suspect, et au même moment, un copain, un étudiant communiste comme moi - j'étais responsable des étudiants communistes sur Paris - m'a dit : « *Je connais un endroit où on peut diffuser des tracts pour les soldats allemands.* » Comme nous on avait des gars qui parlaient bien l'allemand, on s'est dit : On va faire des tracts pour les soldats allemands... Ça a foutu une émotion terrible dans le parti : « *Comment ! Qu'est-ce que vous voulez ? ! Les Allemands, on les tue !* », etc. Ils nous ont contre-proposé de tuer un Allemand pour lui prendre son arme, de créer aussi un groupe FTP, etc. Je les ai envoyés chier. J'ai dit que je tuerais pas un soldat allemand quelconque ; j'étais prêt à tuer un officier ou un SS, mais pas un soldat que je ne connaissais pas et qui était peut-être un communiste. Et alors dans tout ce bordel j'ai rencontré des groupes trotskystes. Le premier c'était des louffingues, des fumistes, très pro-staliniens d'ailleurs, et les autres c'était des sectaires, également un peu pro-staliniens. Mais je suis entré dans ce second groupe parce qu'ils étaient sérieux. Ils ne m'ont jamais considéré comme un des leurs, parce que j'étais passé par la Résistance, donc j'étais un social-patriote - ce qui était une connerie, ce qui prouve qu'ils ne comprenaient rien à rien...

Comment il s'appelait, ce groupe ?

C'était le Parti communiste internationaliste.

Ah, vous étiez au PCI ?

C'était le Parti communiste internationaliste, l'ancien, la fusion du groupe de Raymond Molinier, du CCI, et le Parti ouvrier internationaliste, le POI. Le Parti communiste internationaliste. Et le parti avait deux ailes : l'aile des petits poids [des petits pois ?], le Parti ouvrier internationaliste, et les moliniéristes. J'étais avec les seconds, mais ça n'a pas duré longtemps. Je n'étais ni pour l'un ni pour l'autre, et je me suis fait un peu ma petite place. Et alors j'ai été trotskyste à partir de 1945.

Et qu'est-ce qui s'est passé à ce moment-là ?

(...) J'ai failli être exclu je ne sais combien de fois. Et toujours j'ai eu un coup de bol qui m'a permis de me récupérer. Par exemple, j'en avais ras-le-cul de « *chier les journaux* » comme on disait - parce que nos journaux étaient clandestins : on les mettait sous ses habits dans son dos, et on allait se balader dans un quartier ouvrier, et hop on en lâchait un, [on allait dans un autre quartier], et hop on en lâchait un autre. Ils appelaient ça : chier des journaux. J'ai gueulé plusieurs fois. Une fois, j'en avais ras-le-cul, j'ai dit : « *On va bien s'amuser* », je n'ai pas distribué les journaux aux distributeurs, et j'ai vendu... à la station de métro la plus fréquentée, j'ai vendu mes journaux à la criée. Je les ai tous vendus. J'ai ramené un pognon fou ! Je triomphais, et on m'a traduit devant la commission de contrôle, et normalement je devais être viré... mais dans la semaine précédente le Comité central a décidé qu'on allait vendre le journal ! (...) Ç'aurait été les staliniens, ils n'auraient pas hésité. Eux ils ont hésité à me virer (...). On me regardait de travers. Une fois, j'ai offert un poudrier que j'avais trouvé par terre, bien astiqué, à la femme qui était notre secrétaire de rayon... que je trouvais particulièrement négligée : je ne voyais pas pourquoi on ne pouvait pas être

révolutionnaire et soignée. (...) Qu'est-ce que j'avais encore fait ? Ah oui, le plus joli : au CCI, donc l'ancien groupe moliniériste¹, ils avaient cette espèce de folie, « *Il faut qu'on reste un parti ouvrier. Or, en ce moment, on va recruter des étudiants, donc on ne peut recruter un étudiant que si on a recruté trois ouvriers.* » ; Alors, dans le rayon où j'étais, qui était un rayon d'étudiants, comment vouliez-vous qu'on recrute des ouvriers ? [...] On était condamnés à stagner. Quand j'ai commencé ma bagarre à l'intérieur de l'Union des étudiants communistes, je me suis constitué une fraction d'une dizaine de camarades qui étaient d'accord avec moi : lorsque j'ai rompu quand ils avaient décidé de me buter, j'ai prévenu mes copains et j'ai dit au PCI que j'avais des copains à faire entrer. Ils m'ont répondu : « *Non, on n'en veut pas. On ne les veut pas, on n'en a rien à foutre.* » C'était tellement idiot que je me suis bien gardé de leur obéir ; ça a été ma première action de gloire : j'ai recruté les types, qui croyaient qu'ils étaient recrutés alors qu'ils ne l'étaient pas. La direction ne savait pas qu'ils étaient recrutés. J'avais fait trois cellules. Je tirais des textes pour eux, ils croyaient que ça venait du parti. Trois cellules clandestines...

Et ça a duré combien de temps cette situation ?

Presque trois mois.

C'est vrai ?

Je me suis fait piéger sottement, parce qu'il y avait dans ma cellule un Espagnol, un ancien juge andalou et un personnage très pittoresque ; je me rappellerai toujours, il roulait ses cigarettes avec un bras paralysé, il mettait son bout de papier là, il mettait son tabac, il donnait un petit coup, pouf, et sa cigarette était roulée ! Je ne sais pas comment il faisait. (...) Il ne parlait pas très bien le français, alors dès que la discussion s'élevait un peu, devenait intellectuellement un peu difficile, il disait : « *Ah, tout ça cé dé conelies !* » Comme ça m'amusait beaucoup, j'ai raconté à mes copains - mes copains, les faux trotskystes - qu'il y en avait un dans ma cellule qui disait « *Cé dé conelies.* » Voilà qu'un jour un gars de ma cellule, les vrais, est venu, et un autre lui a répondu : « *Arrête toi, tu dis que dé conelies* ». Alors il a dit : « *Ah ! J'ai compris !* » et j'ai été traduit devant la commission de contrôle pour avoir recruté neuf gars de manière illégale. Je pensais que j'allais me retrouver à la porte, mais non, (...) il y en a un qui a dit : « *Ecoutez, quand même, on se plaint qu'on n'est pas forts : lui il recrute neuf types et on va le virer ? C'est quand même absurde !* » ; Finalement je n'ai pas été viré.

Ils ont gardé ces types, finalement ?

Ils les ont gardés à zéro, mais ils les ont gardés. Ah, je ne serais pas resté s'ils ne les avaient pas pris : c'était le reste de la résistance d'un groupe de jeunes communistes ! (...) Tout ça pour vous dire que je n'avais pas un fétichisme de parti et que ça m'a coûté bien cher après. (...)

Et on passait aussi facilement que ça du Parti communiste à un parti trotskyste ? Ça se faisait aussi naturellement ?

A cette époque ça ne faisait pas beaucoup de différence, à mon avis : c'était des réunions clandestines, à trois ou quatre, des diffusions de tracts, ce n'était pas comme un an après, où à une réunion des trotskystes il y avait 30 personnes et à celle des staliniens 3000. Il y a des endroits, par exemple Puteaux-Suresnes, des usines où les trotskystes pouvaient faire une réunion, il y avait assez de monde, et pas les staliniens. Dès que tout a été libéré, les staliniens, avec leurs moyens, leur argent, le prestige de l'Union soviétique, ils nous ont balayés (...) !

Il y a donc beaucoup de militants qui, à la base, ne voyaient pas la différence ?

(...) On s'en apercevait très vite, au langage par exemple : quand il parlait de Gabriel Péri, mon co-co-co-responsable disait : « *le patriote Gabriel Péri* », et je disais « *le communiste Gabriel Péri* ». Il m'a dit : « *Tu vas dire "patriote" ? !* » Je lui dis : « *Non, je ne sais pas s'il est patriote, Gabriel Péri, j'en sais rien. Je sais*

¹ Moliniériste : du nom de Raymond Molinier (Yc.).

que j'ai lu des articles de lui dans L'Huma, c'était un communiste. » Et voilà ! J'avais mis le doigt dessus... D'autres le faisaient sur d'autres choses, mais on trouvait assez facilement. Il y a eu un moment qui nous a tous éclairés beaucoup : (...) c'est l'Italie ! En Italie il y a eu une offensive assez féroce de la classe ouvrière pour renverser tout ce qui restait du fascisme, et les communistes se sont rangés du côté de l'ordre et de la stabilité. C'est ce qu'on appelle le tournant de Salerne. Ça a fait de l'effet, parce que ça signifiait que, en France, les communistes ne prendraient pas le pouvoir non plus. En fait, une chose m'a beaucoup frappé : dans la clandestinité on avait des forces comparables ; avec le renversement de Pétain, de l'Occupation, etc., on avait peut-être doublé nos forces, mais les autres avaient décuplé les leurs. Avec l'argent, les moyens, le prestige de l'URSS, la propagande partout, *L'Humanité* quotidienne, etc. Il est très important de voir que, dans cette période, c'est vers les partis traditionnels que les travailleurs se sont tournés. Les ouvriers vers le Parti communiste, mais dans d'autres milieux comme les enseignants vers le Parti socialiste. Mais ils y allaient en masse. (...)

Donc juste après la guerre il y a eu réunification des courants trotskystes. . .

Mais ils étaient unifiés ! Il n'y avait pas les ancêtres d'Arlette, ça c'est vrai, mais de toute manière ça n'avait pas d'intérêt : ils n'étaient rien. La réunification s'est faite au début 1944. Parti ouvrier internationaliste-CCI. Je suis entré dans ce parti quand (...) ils étaient encore...pas bien fusionnés... (*rire*). Ils se heurtaient plutôt qu'ils se pénétraient. C'était en février.

La lutte de tendances était assez virulente ?

Ah oui ! On se haïssait ! Pas moi, parce que je m'en foutais, mais les vieux de la vieille de chacune des fractions ils étaient... C'était eux le pire ennemi, ce n'était pas les stalinien ni les bourgeois ! C'était les trotskystes d'en face ! Oh, ça leur a vite passé. Parce que la direction a pratiqué l'amalgame des cellules : donc on était en cellule ensemble, on allait coller des affiches. Il y a des filles du CCI qui ont couché avec des hommes du Parti ouvrier internationaliste, et réciproquement : enfin, ça s'est un peu mélangé quoi.

Je considère qu'ils avaient des politiques aussi stupides les uns que les autres, et que les POIstes étaient peu sérieux dans leurs méthodes d'organisation alors que les CCIstes l'étaient beaucoup trop. Les gars du Parti ouvrier internationaliste, par exemple, ils se donnaient rendez-vous chez eux (...). Oui, il y avait une très grande animosité.

... qui s'est résolue rapidement juste après la guerre. . .

Ça a été balayé très vite. Il y a quelques gars qui jusqu'à la fin de leurs jours ont continué à vous dire : C'était la faute au Parti ouvrier internationaliste, c'était la faute au CCI... on n'y faisait plus attention.

A quel moment les tendances ont-elles resurgi ? Tout de suite ?

Tout de suite on avait des tendances, c'était intéressant parce qu'il y avait de bonnes discussions aux pré-congrès, et après la grosse scission... finie.

Laquelle ?

Celle de 1952, la scission avec les pablistes. Là ça a été au contraire très vigoureux, très énergique, alors que je n'ai pas hésité une seconde... Parce que Pablo avait expliqué qu'il fallait entrer dans les partis communistes, etc., et l'entrisme *sui generis*... Ça voulait dire qu'on entrait, mais on ne savait pas si on ressortait. Il n'était pas question pour moi - j'étais dans un syndicat enseignant, où je défendais des positions qui étaient des positions trotskystes, donc j'aurais considéré comme une horrible capitulation de ne pas le faire et de me renier auprès des gars que j'avais convaincus. J'ai reçu ces jours-ci d'un copain de Bretagne un livre écrit par un ex-trotskyte breton qui a fait de l'entrisme : c'est horrible, les gars se creusaient la tête pour trouver des raisons d'adhérer au Parti communiste, de leur dire qu'ils adhéraient, sans se renier. Enfin, c'était affreux ! Ils n'ont rien gagné au PCF, ceux qui y sont entrés...

Après la scission, l'état des forces en présence s'est trouvé considérablement réduit... ?

Après la scission, nous on devait être une quarantaine et eux une quinzaine. C'était magnifique comme résultat !

Comment avez-vous fait pour remonter la pente ?

Bah, petit à petit. A travers tout ce qui s'est passé : la Yougoslavie, l'Algérie... la grève générale de 1953... Enfin on y est arrivés à travers l'intervention... et les autres ont quitté le Parti communiste.

On est très frappé par le fait que l'OCI semble, par la suite, vouloir à tout prix se situer dans le cadre d'une certaine tradition par rapport aux héritiers du pablisme...

Oui, on considérait que nous, on était les vrais, qui continuions ce qui avait été la ligne de Trotsky, alors que eux étaient des gens qui foutaient tout en l'air. C'est d'autant plus drôle que, par exemple, Pablo, il a toujours pensé ce qu'il pensait à ce moment là : la preuve, il a voté contre la constitution de la Quatrième Internationale ! J'ai toujours pensé qu'on s'était très mal battus contre Pablo parce qu'on ne savait rien de lui. Et comme je suis un historien, j'ai trouvé qu'il était, lui, un gars qui était pour travailler dans les partis communistes : point.

Vous, parallèlement, vous continuiez vos études ; est-ce que, du fait aussi de vos lectures précoces de Trotsky, vous vous êtes orienté tout de suite sur ce sujet ?

Non, je ne crois pas. J'ai marché avec les gens de ma génération. (...) J'étais préparé par toute mon expérience parce que je suis entré au Parti communiste sur la base de ce que je croyais être la nécessité de la lutte armée. Et j'y crois toujours, que la lutte armée était nécessaire : à la fois contre l'occupant et contre la bourgeoisie française. Mais je n'ai pas trouvé d'écho à ça, quand j'ai quitté le Parti ouvrier internationaliste, je n'en ai pas trouvé au CCI, parce que la conception du CCI c'était un peu, je dirais méchamment, une conception neutraliste. Ils étaient pacifistes, en somme. Je n'étais pas le moins du monde pacifiste. Je voulais qu'on se batte ! Mais des deux côtés on ne voulait pas : la seule différence c'est que je considérais le CCI comme plus sérieux. Les précautions clandestines, etc. C'était peut-être trop, mais enfin il valait mieux trop que pas assez. (...)

On a aussi l'impression que la culture de la guerre a joué un rôle important dans la culture trotskyste d'après.

Oui, bien sûr (...). J'avais voulu provoquer en quelque sorte un travail sur les trotskystes pendant la deuxième guerre... J'ai fait des bons articles, j'en ai emprunté deux ou trois autres qui étaient bons aussi, mais personne n'a travaillé dessus, et pourtant à mon avis ce serait nécessaire. Mon opinion c'est qu'il fallait jouer le jeu du combat, et du combat armé, pour avoir une force prolétarienne armée à la fin de la guerre. Et ça, personne ne l'a fait. Pourtant ça existait noir sur blanc dans les textes de Trotsky, qui appelait ça la politique militaire du prolétariat. Mais je n'ai pas pu dire que je voulais l'appliquer puisque je ne connaissais pas... Je l'ai découvert comme historien après.

De quelle manière la pratique des trotskystes pendant la guerre pouvait-elle se ressentir après ? Par exemple, la pratique des pseudonymes...

Ah ça ! (...) J'ai fait comme tout le monde, j'ai rigolé sur les pseudonymes. Jusqu'au jour où j'ai trouvé un rapport de la police suisse qui disait : « *A la suite de l'interdiction de (...) la section suisse de la Quatrième Internationale, nous avons pu arrêter tous les citoyens suisses de ce parti, mais pas les étrangers parce qu'ils portent des pseudonymes* » ! Alors là, je me suis bien marré...

C'était en quelle année ?

En 1945. J'ai trouvé ça à Zurich, aux archives. J'ai rigolé tout seul comme un con dans la salle d'archives. (...) Donc j'ai cessé de me moquer des pseudonymes depuis que j'ai découvert ça.

Cette pratique n'était pas une continuité de l'activité clandestine pendant la guerre ?

Ça a toujours été comme ça. C'était la poursuite de la continuité du Parti communiste clandestin, etc. Et des organisations révolutionnaires en France. C'est vrai que vous échappez facilement à la répression si vous signez Joseph alors que vous vous appelez Pierre.

Bien sûr.

Ça ne veut pas dire que c'est imperméable, mais ça facilite les choses. Alors il ne faut pas faire comme Lambert : Lambert, par exemple, c'était un champion pour ça. Un de mes pseudonymes à l'époque, c'était Scali. Lambert, un jour qu'on a tenu, en 1968, une réunion clandestine dans une maison, très belle d'ailleurs, et en sous-sol, il dit : « *Alors attention, hein ! On n'appelle personne par son nom, on ne dit pas Broué, on dit Scali !... Mais qu'est-ce que vous avez à rigoler comme des cons ?* » (rire) Ça, c'est du Lambert tout pur !

A propos de Pierre Lambert, justement, quand l'avez-vous rencontré ?

La première fois ça devait être en 1944, et il prenait la parole en tant que responsable jeune de la CGT de la région parisienne. Il s'appelait Témanci. La première fois que je l'ai vu. Et la deuxième fois, ça a été pendant la grève Renault [de 1947]. Alors la première fois je ne lui ai pas parlé, et la deuxième fois je lui ai parlé parce que j'étais le garde du corps de Daniel Renard, qui était notre représentant à la grève Renault, et je l'ai trouvé pas mal Lambert : il avait un aspect bon populo ; il parlait argot mais pas trop, il connaissait bien le milieu, il connaissait l'histoire du mouvement ouvrier, les personnalités (...). Il donnait le sentiment d'être accessible et de connaître bien le mouvement ouvrier, et ses revendications.

Il avait de l'influence dans l'organisation à ce moment-là ?

Il était haï des POIstes et des CCIstes : il avait trahi les uns et les autres... Enfin il s'était un peu faufilé et il a fait la seule chose qui était à peu près sérieuse dans la période qui va de la guerre à la première scission, celle d'avec les droitiers, il avait organisé une commission ouvrière qui travaillait bien et qui centralisait, par-dessus la tête des cellules, le travail ouvrier. Comme j'étais un syndicaliste, j'étais aussi rattaché à eux. Ça a été le noyau autour duquel s'est organisée la résistance aux pablistes, et ce n'est pas par hasard. Comme les gars étaient dans un milieu qui est lourd, le milieu ouvrier, ou même enseignant, fonctionnaire, etc., qui pèse, eh bien c'est beaucoup plus difficile de faire passer des gars du PCI au Parti communiste, parce que ni les gars du PC vont vouloir les prendre, ni eux ne vont vouloir aller là-bas, etc. Alors que le gars qui est étudiant, ce n'est pas difficile.

Beaucoup de commentateurs, notamment d'anciens militants, comme Benjamin Stora ou Philippe Campinchi, décrivent une organisation où tout tournait autour de Lambert : est-ce que c'était le cas au moment de la scission ?

Pas du tout ! [ou] Lambert, je m'en rappelle encore, dans les années 60, il n'était pas encore le chef incontesté. Il était, comme je le dis dans mes Mémoires, *primus inter pares*, mais pas plus. Seulement il a eu un avantage sur tous les autres, il est devenu comme un permanent : je dis bien « *comme un permanent* », pas permanent, comme un permanent. On devait être, je ne sais pas, 25 sur Paris, quelque chose comme ça, Lambert était inspecteur de la CAF, la Caisse d'allocations familiales, et il allait faire des contrôles chez les patrons. Il attendait tranquillement qu'un jour de la semaine un copain puisse l'amener en voiture, ce qui lui permettait d'effectuer tous ses contrôles de la semaine en un jour, et donc il était dans les conditions d'un permanent, et c'est là-dessus qu'il a construit sa primauté, parce que nous on bossait comme des fous, et sinon comme des fous au moins huit heures par jour.

Et, de son statut de premier, comment serait-il passé à une position hégémonique ?

Parce qu'il était le mieux informé (...). La détention d'informations vous donne un très grand pouvoir, très grand. Je me suis aperçu (...) quand on m'a viré du Comité central (...) je me suis senti beaucoup plus faible politiquement, parce que je ne recevais pas les informations. Après je me suis rendu compte que c'était des informations biseautées qu'on me donnait, je ne le savais pas. (...) Lambert était permanent, alors que les autres ne l'étaient pas. Après il y a eu Stéphane Just, mais Just était aussi une espèce de permanent, puisqu'il a bossé pour devenir électricien - il était spécialiste de l'électricité des autobus de la ville de Paris ; il avait une ou deux interventions urgentes dans la semaine : le reste du temps il avait un bureau, il avait ses

bouquins, il écrivait ses articles, etc. Lambert et Stéphane Just c'était comme deux permanents alors qu'ils ne l'étaient ni l'un ni l'autre.

Personne ne protestait ?

Pourquoi vouliez-vous qu'on proteste ? On était contents qu'ils fassent du boulot ! Ils en faisaient deux fois plus que les autres. On ne se rendait pas compte de l'importance que ça avait - on s'en est rendu compte quand la situation est apparue dans toute sa clarté.

Je relisais récemment le livre d'Yvan Craipeau, dans lequel il y a, à propos de Lambert, des propos très durs. Il parle par exemple d'un « dogmatisme mâtiné d'opportunisme syndical »...

Oui, c'est peut-être vrai mais ce n'est pas décisif. (...) On pourrait faire (...) une étude du vocabulaire de Lambert, de sa syntaxe, etc., et s'apercevoir qu'il donne une version, je ne dirais pas très stylisée, très schématisée, très simpliste, et il a réussi à populariser dans l'organisation certaines formules archi-fausSES. Par exemple, l'un des refrains de Lambert c'est : « *Comment ? Tu te plains qu'on a fait ça, ça et ça. Mais mon pauvre ami, ce n'est pas de la politique, ça, c'est des questions de méthode, on n'en a rien à foutre.* » « *Il a raison, c'est pas de la politique ça, il n'y a pas un mot de politique là-dedans !* » Non, il n'a pas raison ! Rakovsky disait en 1928 : « *La démocratie ou l'absence de démocratie se mesure à la façon dont la direction indique la ligne aux camarades et à la façon dont les camarades expliquent la ligne dans la classe.* » ; Rien à voir avec la fausseté des méthodes, au contraire. Eh bien il est quand même arrivé... Il y a combien, quatre ou cinq ans, que j'ai découvert que là-dessus il y avait une vraie escroquerie.

Mais finalement, c'est grâce à son charisme qu'il aurait pu...

Oh son charisme ! Mais si vous le connaissiez ! Alors là, son charisme, mais laissez-moi rigoler... Ecoutez : à un moment, un de nos mots d'ordre c'était contre le gouvernement Mollet-Thorez... et Lambert il arrivait pas à le dire, il disait (*rire*) Morez-Thollet, Mothet-Orez, etc. Je me marrais, parce qu'il recommençait chaque fois. Il était incapable de dire MolletThorez ! Bon, alors, il bafouille, il bouffe ses mots,... du charisme, non non, pas du tout. Mais il avait une certaine manière d'être proche des gens. Tout le monde pouvait aller dans le bureau de Lambert. Ce qui n'est pas le cas de beaucoup d'autres. Mais il aurait eu plus de boulot, il ne serait pas venu. Non, c'était un gars qui a eu des qualités... [Un jour j'ai dit à] Lambert :

« *Tu me rappelles Alexandre le Grand.*

- *Pourquoi ? Explique.*

- *Eh bien tu vois, Alexandre le Grand était le fils de Philippe, Philippe avait eu de bons généraux, qui avaient son âge, donc qui auraient pu être les parents d'Alexandre, et bien Alexandre les a tous fait bousiller.*

- *Mais je ne vois pas, qu'est-ce que j'ai fait...*

- *Attends, tu vas voir. Alors il est allé en Egypte et il a dit " Je suis le fils du Soleil", et les gars se sont marrés : "Tu n'es pas le fils du Soleil, tu es le fils de Philippe." Alors il les a tous fait tuer. Eh bien toi, tu crois aussi être le fils du Soleil... c'est pour ça que tu exclues tout le monde ! »*

Il a piqué une crise ! Il a attrapé la table, il a commencé à la soulever... J'ai dit : « *Patron ! Monsieur veut renverser la table !* »

Non, il n'a pas de charisme, Lambert... Je pourrais vous citer 50 histoires où il était ridicule. (...) C'est justement ça peut-être qui faisait son... le fait qu'il a l'air très con parfois donnait confiance : vous voyez ce que je veux dire ? Un bon ridicule. Ça donnait confiance.

Yvan Craipeau parle d'une « *mystique de l'organisation* » en ce qui le concerne...

De mystique ?

Oui, que tout doit lui être sacrifié.

Mais ils disaient tous ça ! Tout le monde disait ça ! Enfin, pas moi, mais tout le monde disait ça.

Donc ça n'avait rien d'exacerbé chez lui...

Ah non, ce n'est pas un trait de Lambert, pas du tout. (...) Je me rappelle, ça m'avait beaucoup frappé, et ça m'avait plu. [Un jour] il dit à Gérard Bloch : « *Mais, je ne comprends pas, tu as gagné des heures et tu viens de les verser intégralement au supplémentaires parti ?!* »

- *Oui, mais...*

- *Mais tu m'emmerdes ! Tu as des enfants ! Tu m'emmerdes, tu as des enfants : on ne te demande pas de te vider les tripes ! Il faut que tu t'occupes de tes enfants proprement ! »*

Moi ça m'avait plu, ça. Parce que Gérard Bloch c'était un peu le sacrifice, sauf que c'était ses enfants qu'il sacrifiait, pas lui. Non (...), il faut être juste. (...) Je vais vous dire : j'ai des problèmes avec beaucoup d'anciens du parti, parce que moi, celui que j'exécrais le plus, ce n'était pas Pierre Lambert, c'était Stéphane Just ! Parce que Just c'était une brute : il est connu pour avoir boxé Ernest Mandel ; faut vraiment être un sauvage pour boxer Mandel, parce que c'était un doux... Et Stéphane Just, (...) je ne préfère pas le qualifier, je vais vous raconter une histoire. Just, avant sa rupture avec Lambert, il me téléphone et me dit : « *Je voudrais te voir. Je voudrais te parler. J'ai des désaccords avec Lambert.* » Je m'entendais très mal avec Stéphane Just, qui était un gland et un bureaucrate... je ne pouvais pas ouvrir la bouche : « *Ah ah ! L'intello !!* »... C'était vraiment déplaisant au possible... Je lui dis : « *Bon, d'accord, on discutera.* » Je monte à Paris, je vais voir Lambert et je lui dis : « *J'ai rendez-vous avec Stéphane Just, qui veut me parler de son texte de position.* » « *Très bien, me dit Lambert, bravo.* » Et je rencontre Stéphane Just. Just me fait lire son texte.

« *Qu'est-ce que tu en penses ?* »

- *Ecoute, il manque deux choses. En gros je suis d'accord avec ce que tu as écrit mais il manque deux choses. La première c'est : " Rien de tout cela ne pourra être réalisé s'il n'y a pas dans le parti une véritable discussion, le retour à l'élection des responsables et le droit effectif et non pas théorique de constituer des listes de tendances pour les congrès." Et la deuxième : "Moi, Stéphane Just, je reconnais ma responsabilité dans cette absence totale de démocratie et je demande aux camarades de ne pas m'en vouloir, puisque je reconnais que je me suis trompé." »*

Il s'est levé et il m'a dit : « *Connard !!* » Et il est parti. Je considère Stéphane Just comme un malfaisant... parfait. De même que Charles Berg qui a joué un rôle de petite brute, de sale petite brute : c'était l'homme de Stéphane Just !

Il méprisait vraiment les intellectuels ?

Stéphane Just ? Il ne les méprisait pas : il les haïssait ! « *Ils ne sont bons à rien, ils ne font rien...* ». Alors pour Stéphane Just, je réunissais tous les défauts insupportables chez un militant. (...)

Pour en revenir à Lambert... Finalement, vous tempérez vraiment le portrait qui en est généralement dessiné. Est-ce que vous croyez que le terme de « *lambertisme* » est justifié, quand on évoque par exemple l'OCI ?

A partir d'un certain moment, oui. Par exemple : quand je suis arrivé à Grenoble, ça devait être en 1967, je suis allé dans la délégation française à la conférence internationale de Londres. Et j'étais en correspondance avec le hongrois Michel Varga Balasz [Nagy] -, qui m'expliquait ce qu'on allait faire là-bas. Bon, j'étais d'accord. Je suis intervenu là-dessus, et c'était sa position à lui, opposée à celle de Lambert. Quand je m'en suis aperçu, j'ai dit à l'autre : « *Tu te fous de ma gueule ? Tu aurais pu me dire que c'était une position, et pas la position du parti ! Je ne sais même plus qui a raison maintenant, mais en tout cas je trouve que tu m'as mis dans une situation très désagréable.* » Et je le dis à Lambert. Il me dit :

« *Tu aurais pu t'en apercevoir tout seul. Je considère cela comme une trahison personnelle.*

- *Parce que tu crois que tu ne prends jamais que des positions intelligentes ? Ben, t'es une belle cloche. »*

Sa réponse est idiote ! C'est vrai que quand on vous présente quelque chose, et qu'il n'y a pas de contradiction, que vous n'êtes pas méfiant, [...], vous dites : « *C'est comme ça qu'on va faire.* ». C'est pas votre domaine principal, les résolutions internationales. J'avais trouvé ça très très inquiétant. Beaucoup de choses qui, petit à petit, m'ont inquiété. Je me rappelle, une année, j'ai été invité à la fac à Caracas, et là-bas

ils m'ont reçu comme un prince : c'est-à-dire que non seulement j'étais payé, mais j'étais logé gratuitement, j'étais invité à bouffer... pratiquement, j'avais tout mon traitement... quand j'ai fini le séjour. Alors j'avais envie d'aller un peu au Mexique, pour connaître le petit-fils de Trotsky. (...) J'avais téléphoné à ma boîte en disant : « *Je prolonge de quinze jours, je rendrai évidemment les cours après* », il n'y avait pas de problèmes. J'explique tout ça à Lambert (...) et il me dit :

« *Bon, écoute, tu passes chez le trésorier.*

- *Chez le trésorier ? Mais pourquoi ?*

- *Mais tu as fait des dépenses ? !*

- *Tu te fous de ma gueule, non ? ! »*

J'essaie d'expliquer que j'ai fait ce voyage à mes frais parce que je n'ai rien payé. Je suis en règle de mes cotisations de parti, mais pour ça je n'ai rien payé parce que je n'ai fait aucune dépense là-bas. Donc il n'en est pas question.

« *Comment ! Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Tu es trop fier !*

- *Tu m'emmerdes ! Je n'ai pas besoin de ton fric ! Ou alors tu me le donnes si tu me montres la ligne sur le budget du parti pour le dernier congrès qui prévoit mon voyage là-bas. Et ça, tu pourras le chercher longtemps ! »*

Je suis revenu [chez moi] et j'ai dit à ma femme : « *Je crois que j'ai senti l'odeur de la corruption.* » Parce que ça voulait dire qu'il allait me donner 2000 balles, quelque chose comme ça, 3000. Qu'est-ce que ça veut dire ça ? J'aurais été obligé de faire ce truc, j'aurais accepté, mais je n'étais pas obligé, je l'avais décidé tout seul. Il voulait me donner du fric ? Je crois qu'il y avait beaucoup aussi de liens de ce type. Ses permanents, par exemple, ils étaient bien gâtés. Sur le papier, théoriquement, ils gagnaient un salaire équivalent à celui d'un ouvrier qualifié : mais l'ouvrier doit être bien qualifié à mon avis... D'autre part, ils ont une carte de crédit de la SELIO, qui les met bien à l'aise. Parce qu'ils pouvaient se payer des restaurants que je ne pouvais pas me payer. Les permanents, ce n'était pas des pauvres ! Voilà. Alors il y a eu certainement un peu de corruption.

Vous croyez qu'il faisait un peu de clientélisme ?

Il y avait des trucs qui me choquaient... Par exemple, pendant dix ans, alors que j'avais passé la thèse, je n'avais pas de poste, je n'étais pas sur la liste pour recevoir un poste. Alors je lui dis :

« *Ecoute, je ne sais pas ce que tu en penses. Mais je crois que nos camarades devraient se mobiliser dans un mouvement que je lancerais pour exiger des comptes, car on ne m'a jamais donné aucune raison pour le refus de m'inscrire sur la liste. Donc je voudrais que la fraction marche avec moi... Qu'est-ce que tu en penses, es-tu d'accord ?*

- *Non je ne suis pas d'accord. Je vais aller voir Bergeron, il ira voir la ministre, Mme Saunier-Seité, et ils t'arrangeront ça.*

- *Ça va pas, non !? ça va pas ?! Dans quel monde tu vis, toi ? Tu oublies que je suis responsable syndical, je ne te demande pas des services de ministre. Je réclame mon droit d'enseignant ! »*

J'étais parti en claquant la porte du bureau. C'est quand même bien un signe de dégénérescence, ça, non ?

Il y avait quand même un certain nombre d'autres personnalités influentes : il suffisait qu'ils se heurtent avec Lambert pour qu'ils tombent en disgrâce ? Il avait vraiment la mainmise sur l'organisation à partir des années 60 ?

Oui. Et je pense qu'il faisait du chantage. Comment et pourquoi, je ne sais pas trop, mais je me rappelle une fois... quand il a exclu Stéphane Just : on s'est trouvés à côté l'un de l'autre et il est intervenu en disant :

« *Mais tu as écrit à Untel, tel jour, etc.*

- *Mais dis donc, t'es gonflé, toi ! Tu as lu les lettres de Stéphane Just ? Tu as lu sa correspondance, comment ça se fait ?*

- *Aaah, arrête !*

- *Mais t'imagines que tu me ferais un coup comme ça à moi ?*
- *Mais non, pas à toi, je sais à qui j'ai affaire !* »

Ça c'était l'aveu. Parce que Stéphane Just a pas mouffé là dessus. Son pouvoir était fait d'un tas de petites choses, mais dès qu'un type levait ou relevait la tête, et semblait prendre deux ou trois centimètres de distance avec lui, c'était fini. On le descendait. Et alors, quand il venait [en province], [il disait aux] gens : « *Voyez le camarade Untel, il a fait ça, il a fait ça...* ». Des dénonciations, comme ça, à la con, qui se faisaient presque toutes seules. C'est ça qui est grave. Si encore il nous avait convoqués dans son bureau... Je me rappelle un jour, par exemple, il s'en était pris dans son intervention au congrès à mon camarade Rodel. Je monte le voir après et je lui dis :

« *Mais qu'est-ce que tu es allé chercher contre Rodel ? Tu es malade, ou quoi ?* » [Il me sert un] bla-bla.
« *Mais enfin, arrête. Tu n'as pas un indice que ce que tu racontes est vrai. Je le connais très bien, ce camarade, il n'y a rien de vrai. Et tu viens d'empêcher qu'il soit élu au Comité central ?*
- *Ah, mais c'est trop tard maintenant... Je suis désolé.. .* »

Il n'y a jamais eu de fronde contre lui ?

Si, mais les types se sont cassé la gueule ! Il en a gagné un, corrompu un autre, je suppose que c'est comme ça. (...) Je me suis rendu compte à ce moment-là que je connaissais très peu de choses de l'interne. (...) Je n'ai jamais été vraiment parisien. J'ai été quelque temps à Paris, mais la seule année où j'ai été au cœur des histoires du parti c'est 1956-1957 : j'étais au cœur parce que 1956 c'était la révolution hongroise et c'est le printemps en octobre... en Pologne. Quand j'ai proposé des articles là-dessus, Gérard Bloch qui était en charge de *La Vérité* me les a refusés en me disant : « *Je ne m'intéresse pas aux bureaucrates éclairés.* » J'ai protesté, j'ai envoyé une lettre au Bureau politique, ils m'ont convoqué, j'ai expliqué... ils ont discuté, ils ont voté en me donnant raison, ont fait droit à ma demande et ils m'ont coopté pour m'occuper de la Pologne et de la Hongrie. Ce que j'ai fait. Au bout d'une année, ils m'ont débarqué de cette fonction parce que j'avais pris des fonctions de permanent au SNES et que je ne pouvais pas faire les deux. Pendant cette période, j'ai vécu dedans et dehors. J'ai vu des bricoles qui n'allaient pas, mais enfin rien de dramatique. Je suis sûr que, dix ans après, ça aurait été irrespirable. Donc il y a eu une lente dégradation de tout ça.

Dans son livre, Benjamin Stora raconte que, en étant au Comité central, il n'était pas au courant de tout ce travail de fraction, par exemple de l' «entrisme» au Parti socialiste...

Ecoutez ! Stora, je l'aime bien, mais il se fout un peu du monde... Je lui ai écrit une lettre que j'ai l'intention de publier et je lui ai dit : « *Je te donne 8 jours pour répondre.* » Parce que voilà un garçon bien gentil qui écrit : « *En cette année-là, Broué et Raoul ont quitté le Comité central, et avec Untel, Cambadélis je crois, nous avons pris les places.* » Je lui ai dit : « *Mais... t'as rien d'autre à dire ? Tu crois vraiment que tu étais mieux que moi au Comité central ? Ça t'a pas posé de problèmes de prendre ma place et celle de Raoul ? Tu es un peu gonflé, mon gars. Et tu sais ce que c'est, votre équipe ? Tu appelles ça la "génération d'Octobre" ?! Mais c'était du Zinoviev... en pire ! Vous étiez une vraie bande, un vrai gang, vous nous envoyiez à Grenoble, pour nous contrôler, un type de la MNEF,... Un type de la MNEF, qui payait les étudiants pour faire des diffusions, et qui les payait pas pour les punir. C'est ça qui s'appelait la construction d'un parti révolutionnaire ?! Tu te fous de notre gueule ?! Tu ne le savais pas, ça ? Alors qu'est-ce que tu faisais là-bas ? Tu sais, je trouve qu'il manque des choses dans ton livre »... Il ne m'a pas répondu.*

C'est vrai qu'à partir du moment où il rentre au Comité central, il dit beaucoup moins de choses, le débit est beaucoup tari qu'il ne l'est quelques pages avant...

Exact, et ça pose un vrai problème. (...) Par exemple, quand Stéphane Just est mort, j'ai fait une nécrologie : j'ai dit ce que je pensais : « *Ce type était un malfaisant.* » Le nombre de gens qui me sont tombés dessus en me disant : « *Tu défends Lambert !* » C'est incroyable ! Eh bien non... Je peux dire que Just était une crapule sans dire que Lambert était un honnête homme... non ?

Tout à l'heure, en relatant votre entrevue avec Stéphane Just, vous disiez qu'il n'y avait pas de droit de tendance à ce moment-là...

Il y en avait, théoriquement, sur le papier, mais il n'y en a pas eu dans la pratique. Je voulais vous

[raconter]... pendant que j'y pense, une discussion que j'ai eue avec Stéphane Just et qui dépeint le bonhomme. J'avais fait un article, assez critique d'ailleurs, dans *Informations Ouvrières*, en dernière page, sur le livre de Guingouin, le récit de sa Résistance par Georges Guingouin. Et ça s'appelait... *Y avait-il des maquis rouges ?*... ou quelque chose comme ça. Et j'essayais de remettre les choses à leur juste place, de montrer que Guingouin avait été un de ceux qui avaient une certaine logique sociale dans la lutte, mais que, si le Parti communiste n'avait pas engagé le combat contre lui, il n'aurait pas engagé le combat contre le Parti communiste. C'est le PC qui a déclenché les hostilités. Stéphane Just arrive au local où j'étais, et il me dit :

« *Qu'est-ce que c'est ce que tu écris sur ces mecs !! Des saloperies ! Des social-patriotes de merde !*

- *Ecoute, Stéphane, moi j'ai une autre conception de la discussion. Je ne beugle pas comme toi. Mais si tu me permets, je voudrais te dire quelque chose...*

- *Vas-y ! Vas-y !*

- *Vois-tu, tu vocifères, et tu as une opinion sur ce qui s'est passé en France, mais tu n'étais pas en France. Tu étais au STO. Je ne te reproche pas d'être allé au STO : c'est ton affaire. Mais ce n'était pas un mot d'ordre du parti et tu n'étais pas au parti ! Tu étais en Allemagne. »*

Mon intention était de lui dire : « *Tu étais en Allemagne, mais tu aurais été en France, je suis persuadé que tu aurais vérifié ce que j'ai éprouvé, c'est-à-dire la nécessité de participer à la lutte armée, etc. En ce sens, Guingouin, c'était une initiative intéressante.* » Voilà ce que je voulais lui dire.

Alors il me coupe : « *Mais tu me fais chier ! Moi j'ai lutté contre l'Allemagne ! J'ai baisé la femme qui tenait la ferme ! Pendant que son mari était sur le front russe ! Je l'ai baisée, devant, derrière, tant que j'ai voulu ! Eh bien ça c'est ma Résistance !* » Je lui dis : « *Pauvre con, va...* ». Mais enfin, c'est incroyable ça, non ? Avec Lambert ils formaient un drôle de tandem : l'un était l'opportuniste, l'autre le sectaire... Mais ils se complétaient très bien. Jusqu'au jour où ça a craqué... ça a commencé à craquer au moment des amours de Lambert et de Mitterrand !

Quelle était la limite d'indépendance des individus ? [...] On parlait du droit de tendance, qui n'existait que sur le papier...

Chaque fois qu'il y en avait une, elle était dissoute, et les gens exclus.

Mais il y a donc eu plusieurs tentatives en ce sens ?

Ah oui.

Quelle était alors la limite...

... on ne sait pas ! La patience de Lambert ?...

Mais au niveau des congrès, par exemple, il n'y a jamais eu de motion pour évoquer le droit de tendance ?

J'ai écrit des textes. Ils n'ont pas été publiés... Et Stéphane Just y répondait ! Il faut le faire, ça : répondre à un texte qui a été interdit !

Il répondait où ? Dans...

...dans *La Vérité* ! [...] Ils étaient gonflés ces mecs, faut pas croire ! Voyez, avec les heures qui passent, je commence à m'énerver contre eux de nouveau. Non, mais c'était d'un rare cynisme.

On parlait de Chisserey tout à l'heure, pendant mai 1968. Si j'ai bien compris, Lambert n'était pas là à ce moment-là ?

Non, il était avec sa maîtresse.

Je ne connaissais pas ce détail... J'avais lu qu'il était au Portugal...

Avec sa maîtresse au Portugal !

Donc il avait donné des consignes à Chisserey en son absence ?

Je ne sais pas. Mais je sais que Stéphane Just, au nom de Lambert et tout le monde, a ordonné à Chisserey d'organiser le départ des barricades des gens de la FER [Fédération des étudiants révolutionnaires]. Qui a contribué à l'isolement total, à la raclée qu'ils ont prise devant les flics, les autres, etc. Mais qui a été un facteur d'impopularité de l'OCI et de l'AJS considérable.

Il y avait un tel dogmatisme ?

C'est pas du dogmatisme, ça, c'est de l'autoritarisme ! Chisserey s'est incliné, les larmes aux yeux. Il considérait que c'était une catastrophe (...). En plus, comme c'était lui qui avait fait exécuter l'ordre, tout le monde le rendait responsable. Et répondre : « *C'est pas moi* », c'était un crime de lèse-majesté. Parce qu'au niveau de la direction, la direction est solidaire. Il y avait beaucoup de jésuitisme aussi... quand ils disaient qu'ils défendaient la démocratie, c'était absolument comique.

En parlant de la Fédération des étudiants révolutionnaires, quelles étaient les relations entre l'OCI, l'AJS, la FER ?

La FER ? C'était dirigé directement par l'OCI ! [...]

Et à l'AJS, c'était le même procédé ?

Pareil.

Il n'y avait aucune autonomie ?

Non non. Théoriquement oui. Pratiquement aucune.

Mais ça ne se savait pas, ça, dans l'organisation ? Il fallait monter dans les sommets pour l'apprendre ?

Je dirais juste que les gens de l'AJS avaient le droit d'être un peu plus grossiers que les autres. Vu leur jeune âge. De trousser les filles un peu plus vite que les autres. Vu leur jeune âge. Non c'était... une sacrée bande.

Certains ex-militants ou observateurs évoquent une certaine pudibonderie, qu'ils relient par exemple à l'affaire Fraenkel...

(...) Lambert était anti-reichien ¹. Ce qui est son droit : on peut être pour, on peut être contre... Mais, à ma connaissance, l'exclusion de Fraenkel s'est faite, non pas parce qu'il avait des idées reichiennes, mais parce que, malgré la position de l'organisation sur Reich, il a fait publier contre l'avis de sa famille - de Reich - des textes en français. C'est-à-dire qu'il a embringué l'OCI, puisque c'était elle qui avait pris la responsabilité, dans une affaire où elle n'était pas impliquée. Moi c'est là que j'en suis resté. S'il y avait autre chose, je ne sais pas. [...] Alors, que ce fût la position de Lambert - qui n'était d'ailleurs pas du tout bégueule, il s'y entendait très bien, dans ce domaine-là, que ce fut la position de Lambert, c'est possible, mais autant que je me souvienne c'est pour une question de publication d'auteur sans l'autorisation des ayants-droits. En tout cas, quand j'ai été informé, c'est ce qu'on m'a dit. (...)

Je voulais également vous poser une question sur Alexandre Hébert. Quelles étaient ses relations avec Pierre Lambert ?

¹ Reichien : partisan des théories sur la sexualité et la politique de Wilhelm Reich (Y. C.).

C'était son ombre. Lambert, c'était quand même un cas. Voilà un type qui a le droit de dire ce qu'il veut, de dire « *Moi, le trotskysme, je ne suis pas d'accord* », « *Le marxisme, c'est de la connerie* », etc. Même « *Broué c'est un salaud, il faut le virer !* ». C'est un type qui avait tous les droits, et qui était membre du Comité central du Parti communiste internationaliste. Après chaque congrès, le Comité central se réunissait et le cooptait. Et l'organisation n'en savait rien. Il pouvait écrire dans son journal ce qu'il voulait, y compris sur une ligne contraire à la nôtre. C'est quand même un peu curieux, non ?

Christophe Bourseiller affirmait en effet qu'il était membre clandestin de la direction de l'OCI. En revanche, Jean-Christophe Cambadélis a écrit qu'il était plutôt une sorte d'invité...

Il ment, Cambadélis ! Il était coopté ! Et on le cooptait chaque année : enfin, le temps où je suis resté au Comité central. Chaque année, la première chose qu'on faisait, c'est qu'on le cooptait. [...] Vous savez, Cambadélis c'est une crapule. Je vais vous dire, moi : la dernière relation que j'ai eue avec Cambadélis - enfin, pas la dernière puisque une fois je lui ai promis un scandale s'il ne me donnait pas la parole - ... Cambadélis, j'ai eu un petit pépin avec lui. Figurez-vous que en cellule, un étudiant de Sciences-Po nous dit :

- « *Je propose qu'on mette à l'ordre du jour le problème du paiement des diffusions.*
- *Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? Qu'est-ce que ça veut dire "le paiement des diffusions" ?*
- *Ben, oui, on nous paye les diffusions et cette semaine on ne nous les a pas payées.*
- *On paye les diffusions ?!!* »

Alors il m'a dit combien on payait : on payait les diffusions !... aux étudiants. C'est quand même énorme, ça. Donc j'écris aussitôt au Bureau politique en demandant une enquête là-dessus. Et je reçois une lettre de Cambadélis : « *Pierre, ne t'inquiète pas, tout est en règle, je t'expliquerai... Il n'y a pas de problème.* » Comment vous croyez qu'ils faisaient les majorités ? Avec des étudiants qu'on payait - enfin, qu'on payait ou qu'on ne payait pas - mais qu'on payait... ça c'était la bande ! A Stora aussi !... c'était très louche. Les manigances de Cambadélis... Une histoire qui est drôle, c'est qu'ils avaient organisé des journées, les socialistes. Je m'étais inscrit le samedi pour le dimanche matin, pensant qu'il y aurait plus de monde. J'étais sûr de ne pas être saboté entre la soirée de samedi et le dimanche, je m'étais donc inscrit pour le, dimanche matin. Quand j'arrive, je ne me trouve pas sur les listes. Alors je dis au type :

- « *Mais où je suis passé ?*
- *Vous, on ne vous connaît pas, alors on vous a rayé.*
- *Tu ne me connais pas ? Petit con, va. Tu vas voir, tu vas apprendre à me connaître...* ».

Je suis allé trouver Cambadélis et je lui ai dit : « *Ecoute, moi tu me connais ? Eh bien, voilà ce qui m'arrive. Je te donne trois minutes pour que mon nom soit rétabli sur la liste. J'arrive dans trois minutes. Sinon, tu me connais, tu pourras faire appel à tout ton service d'ordre mais je gueulerai encore plus fort !* » Il est parti en courant ! En courant ! Et j'ai été rétabli... Quand au bout de trois minutes je suis retourné là-bas, le type m'a dit : « *Ah, mais maintenant je vous connais...* ».

A propos du Comité central... Philippe Campinchi parle d'un très fort cloisonnement, et surtout d'une volonté de Pierre Lambert de tout cloisonner. Il prend ainsi l'exemple de « *l'entrisme* » au Parti socialiste...

On ne savait rien ! A la fois parce qu'il y avait une volonté de cloisonner, il y avait une volonté qui pouvait être saine de ne pas tout mélanger, par une capacité au bordel dont Lambert est vraiment un maître : tout foutre en l'air, tout confondre... C'est vrai. Mais c'était aussi le meilleur moyen de briser toute possibilité d'opposition. Parce que, entre membres du Comité central, on ne se voyait qu'au Comité central, dans le cadre du Comité central, sous la présidence d'un membre du Bureau politique, etc. Et d'autre part dans les autres [moments], on ne pouvait pas voir les autres [militants] ! Moi j'étais responsable de Bretagne, les autres de Clermont-Ferrand : je ne pouvais pas parler avec eux, jamais !

Vous ne vous voyiez pas du tout hors du cadre du Comité central ?

Il n'y avait que des structures professionnelles qui étaient interrégionales. Par exemple, le SNES-UP... les gars de Paris, les gars de Lille, de Strasbourg, on les rencontrait là. Et on pouvait parler un peu. C'était le seul moment.

Et pour les permanents, comment étaient-ils choisis ? C'était Lambert qui les choisissait ? Il y en avait quelques-uns, je suppose, à la fin des années 60...

C'était le Bureau politique, mais c'était Lambert et c'était Stéphane Just. Raoul et moi on avait fait un texte posant des conditions pour les permanents. On ne devait pas recruter un étudiant en cours d'études, etc. ; ça a été adopté à l'unanimité.

Au mois d'octobre suivant, il y avait trois nouveaux étudiants qui devenaient permanents. Ils avaient voté, mais ils s'en foutaient. Si on voulait faire un drame, on était exclu en moins de deux et le parti n'était toujours pas informé. Comment serait-il informé ?

Pour en revenir au Parti socialiste, le Parti des travailleurs, à propos des livres récemment parus, tenait dans *Informations Ouvrières* une chronique où il récusait notamment le terme d'entrisme. .. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Qu'il se fout du monde. Il y a eu deux choses ; il y a eu un moment, c'est-à-dire juste après la première élection de Mitterrand, il y a eu une adhésion massive de membres du PCI sans [nul] lieu de travail, au Parti socialiste. Et qui était plus ou moins ouverte puisque ça a été négocié entre Lambert et Bérégovoy. Dans un deuxième temps, beaucoup plus tard, Jospin est entré. On a reconstitué la tendance, c'est-à-dire qu'on a reconstitué une fraction, etc. A un moment Lambert a fait viser par les membres du Bureau politique que les gens du PCI entrés au Parti socialiste devaient le quitter, et ils ont tous refusé avec entrain. Et ça a été la rupture avec Jospin...

Les dirigeants du Parti socialiste étaient au courant ?

Mais enfin ! Soyez sérieux ! Je ne suis pas Jospin, je ne suis pas énarque et tout ça, je ne suis pas Lambert, mais moi, pour aller aux Etats-Unis, croyez-moi que j'ai eu de la peine. Quand j'ai été aux Etats-Unis, j'ai réussi à rencontrer le consul du Canada et il m'a fait voir la pile comme ça, qu'il avait sortie de son ordinateur, de mon dossier, à la CIA. Il y avait tout ! Il y avait les séances du Comité central, avec les présents, etc. Tout, tout tout ! Alors, excusez-moi mais je sais combien nous sommes fichés, et si on me dit que l'énarque de Jospin n'était pas fiché, je dis : « *Vous vous foutez de ma gueule.* » Parce que les flics sont plus sérieux que ça. Il y a deux choses : premièrement, on veut nous faire croire que Mitterrand a laissé un ancien trotskyste entrer au Parti socialiste pour aller vers les places les plus élevées du PS, et qu'il l'a fait sans savoir que c'était un ancien trotskyste : ça va pas, non ? ça va pas ? Alors c'était un minus, ce Mitterrand ? Ah, non... C'était une des plus grosses canailles qu'on n'ait jamais vues mais il était intelligent...

Deuxièmement : vous avez vu comment Lambert traite les gens qui sont des renégats du parti ? Comment il les traite ? Ce qu'il dit d'eux ? Qu'est-ce qu'il a dit de Jospin ? Rien. Il a laissé Jospin courir librement dans la nature, et il n'a pas dit : « *C'est un traître, c'est un renégat...* », alors il ne faut pas se foutre de nous. Lambert et Mitterrand étaient d'accord pour avoir le passage de Jospin chez eux. L'objectif principal était, pour Lambert, de recevoir du fric, qu'on ne cherche pas des poux dans la tête des gens qu'il avait fait rentrer, et que Jospin puisse boucler la gueule de Marchais et d'autres types, ce qu'il a fait. Seulement, Jospin, on lui aurait dit que c'était pour ça, il n'aurait pas marché. On lui a dit : « *Toi tu seras secrétaire du Parti socialiste, et ce sera le libre jeu des règles démocratiques.* » Il l'a cru, ce con. Je viens de terminer une note pour mes Mémoires où je dis : « *Ce vaincu mérite quand même qu'on l'aime parce qu'il est vraiment malheureux.* » Il avait cru qu'il allait réaliser un rêve et on le lui a enlevé des mains.

[...] Dans le courant lambertiste, à partir de la scission avec les « pablistes », est-ce que les méthodes de fonctionnement ont toujours été les mêmes, notamment au regard de ce fameux droit de tendance ?

Non, ça s'est fait petit à petit. Je me rappelle, à une époque, quand je disais à un pabliste : « *Regarde, nous on a des tendances aussi.* » Et il y en avait. [...] Après il suffisait qu'on dise qu'on voulait monter une tendance pour qu'on nous accuse d'avoir piqué dans la caisse. Et l'on repoussait notre demande et on n'avait pas le droit d'en parler. Il y a des trucs extraordinaires : par exemple, à un moment, au Comité central, ils parlent d'un mec qui a été exclu du parti et, entre autres reproches, « *il a exploité le camarade Broué en vue de sa réussite dans la carrière* ». Je dis : « *Mais qu'est-ce que ça veut dire, ça ? On ne peut pas parler français, non ? Il m'a escroqué ? Moi personne ne m'a escroqué ! Qu'est-ce que c'est que cette*

histoire ? » Lambert ne savait pas, pourtant il faisait le rapport, finalement le secrétaire de la commission de contrôle dit :

« Il est allé chez toi, tu lui as donné des conseils et des bouquins.

Et alors ? Et alors ? Si c'est un gars du RPR qui est étudiant et qui vient me voir... Je lui donne, je suis payé pour ça, moi ! Je suis payé pour renseigner les étudiants ! Et lui, on va l'exclure parce qu'il est venu chez moi : Hé ! Les gars, attention à ce que vous faites ! »

Alors Lambert dit : « Ah oui, là, attention, il y a eu une erreur, c'est pas possible ! La commission de contrôle ! c'est pas sérieux ! » Ce type-là, je ne te dirai pas son nom, tu vas comprendre pourquoi. Quelque temps après, on sonne à sa porte la nuit : il va ouvrir. « Qui est là ? » Le gros con, le tueur de Charles Berg, Malapa, lui dit : « On veut te voir, vite, de la part de Lambert. » Il ouvre, les types lui sautent dessus, lui disent : « Salaud ! On vient perquisitionner chez toi, fumier ! Pourri ! », tout ça. Ils le font aligner en déséquilibre contre le mur, ils vont chercher sa femme qui était au lit, ils la sortent du lit, elle était en nuisette, ils la font mettre pareil, de sorte qu'elle ait les fesses à l'air. Et hop, ils passaient tous comme ça [ils lui passaient la main entre les jambes] : une militante du parti ! Qui n'était accusée de rien ! Lui il était accusé d'avoir fait je ne sais pas trop quoi, mais elle de rien, et tous les mecs lui ont mis la main avec entrain et régularité ! Je ne sais pas mais, des mecs comme ça je les tuerais, moi ! [Ils n'ont] même pas été blâmés ! Le mec, ils ont révisé son jugement, il est venu me voir et il m'a raconté l'histoire de la main, etc. Je lui ai dit :

« Qu'est-ce que tu veux ?

- Je veux être réhabilité et après on quittera le parti.

- D'accord. Je m'emploierai à ta réhabilitation. »

Je m'y suis employé et j'ai gagné. Et il a quitté le parti. C'est quand même énorme, ça ! Enorme ! Ça c'était Malapa ! Il avait tous les droits ! Tu te rends compte : traiter une femme comme ça ? ! Elle avait 23 ans cette dame : c'est ignoble ! (...) On s'est bien fait piéger, ma génération. Tu n'as pas lu l'interview que j'ai donnée à une Sud-Américaine ?

Non.

Eh bien c'est là-dessus. 49 ans de parti. [...] Pourquoi je suis resté 49 ans chez les lambertistes. [...]

Pour qualifier l'OCI, Yvan Craipeau, dans l'ouvrage qu'il a écrit, emploie le terme de « secte ».

Non. Non, il y a des aspects sectaires, mais ce n'est pas une secte. Toute une série de militants sont des militants magnifiques. Il y en a de moins en moins. Ils sont partis. Mais par exemple dire que Raoul était membre d'une secte, c'est absurde. Non, Yvan Craipeau a une espèce de hargne, de hargne confraternelle : c'est des querelles de famille, alors il est méchant.

Et la notion de centralisme démocratique, par rapport au fonctionnement interne du parti...

Mais ça fait partie des choses qui m'ont toujours ahuri... c'est extraordinaire. Le centralisme démocratique, c'est le seul principe d'organisation qui garantisse une démocratie. Ça signifie qu'on prend des décisions démocratiquement et qu'on applique ensuite centralement ce qui a été décidé. De ce point de vue, ou bien elles sont dictatoriales les organisations, ou bien elles sont de centralisme démocratique. Même des organisations de droite, ou des parti socialistes, sont de centralisme démocratique ou pas.

Je ne cherchais pas à remettre en cause la notion, je me demandais si cela pouvait correspondre, même imparfaitement, au fonctionnement de l'organisation.

Ah pas du tout ! C'était du centralisme bureaucratique ! Par exemple, le Comité central, ça a dépendu des années, mais il y a eu des fois où il a été entièrement désigné par Lambert. Où Lambert disait : « On ne renouvelle pas le Comité central, il est très bien comme ça . » [...] C'était [l'élection de délégués sans mandat et sans discussion politique préalable] tout à fait les mœurs normales de l'OCI, si j'ose dire. Et au fur et à mesure que le temps passait, Lambert s'identifiait de plus en plus à l'organisation. Cette organisation, c'était lui. Et je crois qu'il le croit de très bonne foi. Que c'est lui maintenant.

En parlant de foi, justement, vous croyez que c'est ce qui explique que de nombreux militants ne

s'apercevaient pas ou ne remettaient pas en cause certains schémas comme celui-ci ?

Je ne sais pas. Je me rappelle un jour une réflexion qui m'avait beaucoup frappé, [lors d'] une de mes dernières entrevues [avec Lambert]. Il me dit :

« *Comment va ton fils Michel ?*

- *Il va bien mais, tu sais, il m'a dit l'autre jour : "Je suis persuadé que nous sommes incapables de donner naissance à un parti révolutionnaire" .»*

Lambert éclate de rire et il dit : « *Ah, parce qu'il en est encore resté là, lui ?* » [...]

Un ancien militant qu'interviewe Christophe Bourseiller affirme que comme organisation révolutionnaire, l'OCI fut un échec, mais que comme PME, elle a bien réussi.

Ce n'est pas faux. Ils ont réussi de bonnes affaires. Chaque membre du Bureau politique devait avoir une entreprise. Petite entreprise mais une entreprise. Pour financer l'activité du parti.

Ah oui ? Je ne savais pas du tout...

Cambadélis avait une école privée...

Ah oui ?

Si si. C'est pas mal comme formule. [...] Ah, Stora, à un moment il devient muet.

On parlait de Lionel Malapa tout à l'heure. Certains ex parlent d'un véritable culte de la violence: est-ce que c'était vraiment de cette ampleur ?

Le culte de la violence ?

Oui.

Alors, écoute, il y a eu un truc absolument dégueulasse, c'est avec les varguistes. Les varguistes, ils leur cassaient la gueule systématiquement. Mais à les mutiler. Le service d'ordre du PCI c'est un service d'ordre de nervis. Oh, à propos, une jolie histoire. A propos de nervis. Quand j'ai rompu avec eux, un étudiant arrive dans mon bureau et me dit :

« *Monsieur Broué, il y a des salauds là-bas, qui distribuent des tracts contre vous, je les ai engueulés.*

- *Ta ta ta, doucement, doucement. Laisse-les distribuer leurs conneries, va. Je répondrai, mais tu ne vas pas t'énerver. Ils cherchent des incidents et après ils diront que c'est moi qui a créé un incident. Alors surtout ne t'en mêle pas. »*

C'était un étudiant quelconque, je ne sais même pas comment il s'appelait. Le lendemain, ils distribuent un tract sur tout le campus : « *Broué lance ses nervis contre les militants.* » Alors, j'avais eu du nez de faire ça parce qu'effectivement tout le monde a rigolé. Parce que « *Broué lance ses nervis* »... Mon nervi, c'était le petit gars [l'étudiant] (...)

Une fois (...) chez moi, avant, (...) ma femme était en train de mourir, et j'allais la voir tous les après-midi à 13 heures 30 à l'hôpital. Et arrive une fille qui avait besoin d'un livre, je lui dis :

« *Ecoute, je n'ai pas le temps, mais tu entres, tu fermes à clé derrière moi. Tu cherches le bouquin qui est là-bas et tu travailles à ma place. Tu attends que je revienne, je serai là vers 15 heures trente.*

- *Ça va ?*

- *Oui, ça va. »*

Alors je la laisse, je m'en vais, et en revenant, j'arrive à l'étage en dessous et je vois une vis dévissée pas jusqu'au bout, qui était tombée par terre. Il y avait eu tentative de dévisser la porte, c'est-à-dire le signal d'alarme. Ce qui est complètement imbécile, puisque, si tu dévisses le signal d'alarme, tu le déclenches. Je ne suis pas un gangster mais je le sais. Donc les gars qui avaient fait ça étaient des amateurs. Il n'y a pas beaucoup d'amateurs qui veulent pénétrer chez moi en dehors de ces gens-là ! La fille m'a raconté qu'elle avait entendu tripatouiller la porte, elle était allée dire : « *Qui est là ? Qu'est-ce que vous voulez ?* » [Bruit de

cavalcade.] Les types dégringolaient l'escalier.

J'ai écrit à Lambert en lui disant : « *Ecoute, des gens sont venus chez moi pour essayer de fracturer la porte en démolissant le système d'alarme. Je suis persuadé que c'est toi, puisqu'il n'y a que des cons comme vous qui puissent faire des choses pareilles. Donc je te préviens, j'ai déjà quelques témoins, mais si vous recommencez je vous dénoncerai et je porterai plainte.* » Ils n'ont pas recommencé. Tu sais ce qu'ils cherchaient ? Un fichier d'adresses. Et tu sais où il était ? (*rire*). Dans le coffre de Normale Sup. J'ai bien rigolé, moi. Ils étaient cons au point de croire que je mettais ça chez moi ! (*rire*). Ils m'auraient demandé, je leur aurais dit : « *Ne perdez pas votre temps.* »

Une question un peu différente : je voulais vous demander quelle place la référence à l'histoire tenait-elle dans le discours de l'organisation ?

Une référence à l'histoire selon Lambert, oui. S'il a une conception de l'histoire, d'un événement ou d'un autre - il ne m'en vient pas à l'esprit - c'était la bonne version des événements. C'est lui qui l'a. Alors par exemple : « *Ah ah ah ah ! Dans ton livre sur l'Allemagne, tu laisses entendre la possibilité d'un redressement du Parti indépendant [l'USPD]... !* » Je dis « *Oui, pas que moi d'ailleurs. L'Internationale communiste à l'époque aussi.* » C'était l'Internationale communiste où Trotsky était un élément dirigeant. « *Ah ! C'est pas vrai, parce que Trotsky...* » Enfin bref. Ils ont une conception de l'histoire qui est un mécanisme. Un mécanisme. Il n'y a pas de moment où les choses peuvent tourner comme ci ou comme ça. Non, c'est toujours un mécanisme rigoureux. Tu vois ce que je veux dire ? Une roue. La roue de l'histoire.

Et vous, en tant qu'intellectuel, en tant qu'historien, vous n'avez jamais été sollicité par l'organisation, par Lambert ? Il avait déjà sa propre vision de l'histoire ?

Ah tout à fait ! D'ailleurs, quand ils ont demandé, quand ils ont voulu trouver des historiens à eux, ils ont trouvé des gens qui n'étaient pas historiens. Quelques enseignements de notre histoire, c'est fait par Pierre Roy, un prof de lettres modernes. Les derniers trucs, c'est fait par Jean-Jacques, qui est prof de lettres classiques. Ce n'est pas par hasard. Lambert, en plus, n'y connaît strictement rien. Par exemple je me rappelle, il avait demandé à Fougeyrollas de faire un recueil de textes commentés de Trotsky sur le Front populaire. J'ai dit à Fougeyrollas :

« *Mais tu es cinglé ou quoi ? Tu as accepté ?*

- *Oui.*

- *Tu es cinglé ou quoi ?! Je suis au début de l'année 1936, avec les Œuvres, les textes vont paraître dans les Œuvres : tu trouves ça intelligent, toi, de publier autre chose ? Les trucs, tu vas les prendre là-dedans, tu les prendras pas ailleurs. Tu n'as pas l'habitude, tu ne sais pas où sont les choses, tu ne sais pas où sont les dépôts, les notes, il va te falloir un travail de dingue pour les faire... Tu es malade, non !? Tu veux bosser, je te donne des trucs pour bosser mais ne fais pas ça, c'est idiot.* »

Alors il a dit « *d'accord* » et il a refusé à Lambert en lui disant pourquoi. Mais ça, c'est Lambert tout pur ! J'étais en train de préparer le volume sur l'Allemagne, sur l'année 1936, et lui il voulait le faire. A son compte, l'OCI. Et il le confiait à un philosophe, Fougeyrollas...

Ce que vous faisiez en tant qu'historien, ça ne l'a jamais intéressé ?

Lambert ? Il s'en contrefout. [...]

Ah, une question que j'ai oublié de vous poser, c'est à propos de vos responsabilités dans le parti. A partir de quand avez-vous commencé à en avoir ?

D'abord j'ai été responsable des étudiants du parti, puis je suis passé avec le rayon étudiants du parti à la JCI [Jeunesse communiste internationaliste], où j'ai été responsable des étudiants de la JCI et membre du bureau de la JCI. Puis ensuite j'ai été au Comité central pendant un certain nombre d'années, j'en suis sorti plusieurs fois - de manière extraordinaire parfois... Par exemple, une fois, ma femme s'était fait un tour de reins, et elle était alitée, elle ne pouvait pas bouger. Donc j'étais obligé d'être là : j'avais trois enfants et pas question de partir un samedi-dimanche. Alors je lui ai écrit pour savoir s'il n'y aurait pas un couple de camarades qui ne viendraient pas garder les enfants pendant le Comité central. Il me répond : « *Non, t'as*

qu'à démissionner ! » Alors je ne me le suis pas fait dire deux fois, j'ai démissionné. Et un an après, il me téléphone et il me dit : *« Je veux que le Comité central te coopte. »* Je lui ai dit : *« Non tu me fais chier ! Parce que j'ai été élu, et tu m'as fait démissionner. Alors maintenant t'attendras le prochain congrès et tu me feras élire si tu veux. »* Alors j'ai été responsable en Seine-et-Marne, puis après j'étais responsable de la région, l'Isère, qui est une région que j'ai prise avec trois militants et que j'ai menée en quelques années à 300. Et voilà.

[.. .] Donc vous avez été membre du Comité central plusieurs fois ?

Ah oui je l'ai été plusieurs fois. Je l'ai été de 1948 à 1958, quelque chose comme ça, puis de 1968 à, je ne sais pas, 1978 ou 1975... je m'en fous, ça n'a pas d'importance : c'était du temps perdu.

Christophe Nick dit que, au début des années 70, vous avez été président de la commission de contrôle ?

Mais il est con comme un balai ! J'ai été chargé... pas de présider la commission de contrôle, parce que c'est un truc qui est élu par le congrès, mais j'ai été chargé d'un rapport sur quelqu'un qui avait injurié gravement une camarade - alors je m'en suis occupé, très exactement pour qu'on ne casse pas la gueule au type, pour que ça se passe correctement. Et le type voulait absolument être exclu, il a fait le con... Je l'ai accompagné jusqu'à la porte du local, jusqu'à la rue, après sa déposition. Et après, Malapa m'a dit :

« Mais t'es con !? On voulait lui casser la gueule... »

- Et je ne voulais pas que vous lui cassiez la gueule, c'est pour ça que je l'ai accompagné.

- Mais t'es vraiment con... », il m'a dit.

A propos de Malapa, un jour [Lambert] nous a envoyé ici Malapa parce qu'il y avait une discussion internationale, des camarades qui lui demandaient une explication de la direction parisienne. C'était vraiment extraordinaire... Il a dit des conneries ! Il leur a expliqué que l'Argentine était entre le Canada et les Etats-Unis... Alors je leur ai dit : *« Camarades, je vous en prie, un peu de calme. Manifestez votre sens de l'humour. N'oubliez pas, n'oubliez surtout jamais que Caligula avait nommé son cheval consul. »* Alors (rire), Malapa il me dit :

« Qu'est-ce que c'est cette histoire de Caligula ? Qui c'était ce type ? »

- C'était un empereur romain.

- Tu m'as traité d'empereur romain ?!

- Non, je t'ai traité de cheval ! »

Ah, j'en pleurais de rire... Il était con ce mec !!

Ce n'était pas autre chose que le gros bras ?

Ah non, et puis une brute, hein ! Il y en avait un dans son équipe qui était très déplaisant, c'est Dan. Tu le connais pas, Dan? Dan Moutot...

Non, je ne crois pas.

Lui il avait pas de gros bras mais il était... filou.

Je vais aborder la dernière partie. A propos de votre rupture avec l'OC!...

[...] Je n'ai pas rompu : j'ai sorti mon Trotsky. Et j'ai demandé au parti s'il voulait organiser la promotion. Ils m'ont dit :

« Non, non non, surtout pas, il faut que tu fasses avec l'éditeur, parce que nous, ça nous coûterait trop cher, tandis que là c'est lui qui paiera. Simplement, tu lui diras des villes qu'on t'indiquera, où il faudra la faire. Mais nous, on ne veut pas la faire. »

- Je m'excuse mais, vous comprenez, il y a quand même un certain nombre de cas où il voudra que j'aille et où vous ne voudrez pas que j'aille... Alors j'aimerais bien que ce soit très net.

- Tu fais la tournée de promotion que ton éditeur décide. »

Alors, ça se passait comme ça : l'éditeur m'envoyait une grosse enveloppe où il y avait tous les billets

d'avion, de train, de retenue de chambre d'hôtel, etc., de la semaine d'après. Je faisais tout ça, je revenais ici le vendredi soir ou le samedi, et je trouvais une autre enveloppe pour la semaine d'après, etc. Un jour, je trouve un billet pour Paris... la NAR... NAF... Je ne savais pas ce que c'était, alors je téléphone à mon éditeur :

« *Qu'est-ce que c'est que ça ?* »

- *Ah, oui, je savais bien, je le savais... c'est embêtant : c'est les anciens de l'Action française, qui ont rompu avec l'Action française, c'est Renouvin, etc. Je voudrais bien que vous y alliez parce que chaque fois qu'il vient quelqu'un... Pannequin est venu, on a vendu 40 livres. Le vôtre on en vendrait bien 50... on aimerait bien...»*

- *Ecoutez... je vais voir. »*

J'écris aux copains, en leur disant : « *Voilà, apparemment c'est une organisation monarchiste modérée, de Renouvin, que vous avez vu à la télé probablement.* » Et j'explique ça. Je dis : « *Donc on fait comme d'habitude.* » Comme d'habitude ça voulait dire : « *Si vous voulez pas que j'y aille, vous m'écrivez, si vous voulez que j'y aille vous ne bougez pas.* » Bon, et je suis allé faire mon truc, [tranquille] comme Baptiste : j'ai vendu 40 bouquins. Et bien entendu, des gens très bien élevés, polis, pas de drame... Le dimanche, ou le samedi, donc deux jours après, il y avait une manif devant le Trocadéro pour les étudiants de Tienanmen, et il y en avait qui distribuaient des tracts pour les étudiants, mais eux ils distribuaient des tracts contre moi : « *Broué est passé de l'autre côté. Il a donné une interview aux fascistes, etc.* » Ils ne m'avaient pas écrit, ils ne m'avaient pas répondu... Comment ils pouvaient sortir un truc comme ça 48 heures après ? Comment ils pouvaient savoir que j'avais fait le truc ? Parce qu'ils imprimaient son journal ! Ils avaient lu l'annonce de la réunion dans le journal. Donc ils ont décidé que j'étais exclu. J'ai répondu [par] une lettre très hautaine, en disant que je n'avais encore jamais vu ça, que je savais bien que le PCI était novateur, mais qu'enfin exclure quelqu'un sans même le prévenir ça dépassait tout... Et rendre la chose publique sans qu'il ait pu se défendre c'était vraiment abominable.

Il y a eu une espèce de réaction aussi dans le parti, ils ont gueulé. Alors ils ont changé leur tactique : au lieu de s'en prendre à moi, ils ont commencé partout à exclure les gens qui avaient voté, et protesté contre mon exclusion. Ça s'est terminé à Grenoble, où ils ont envoyé des casseurs de Lyon, et les gars qui refusaient de voter la résolution dégueulasse, les casseurs se chargeaient de les sortir de la salle... C'est comme ça qu'ils m'ont exclu. Ils ont exclu à Grenoble, la première semaine, 57 gars. Comme ça, paf : « *Tu votes ça ? Non ? Dehors !* »

Mais je suppose qu'il y avait des motivations plus profondes... ?

Mais tu n'as rien compris, alors ? Ils ne me supportaient pas parce que j'avais toujours protesté, parce que j'avais fait des textes, parce que j'avais condamné leurs pratiques d'organisation... Ces textes, ils les avaient fait étouffer, mais ils savaient bien que les gens savaient... Ils voulaient se débarrasser de moi. Ils ont pris le premier prétexte. Ils ont fabriqué le premier prétexte. Voilà, c'est tout. Quand j'ai vu comment ça tournait, j'ai eu peur que je sois le dernier à être exclu (*rire*) alors j'ai pondu un texte où j'ai dit que je m'en allais. Mais tu sais, ils sont gonflés ! (...)

Moi c'était pareil, j'étais allé en Amérique faire une tournée, avec des gars de *Socialist Action*, qui est une organisation sympathisante. Avec qui nous avons de bons rapports, avec qui le PCI avait de bons rapports. (...) J'ai fait une tournée avec eux, avec Nadège Daillofet, avec Sieva Volkov, le petit-fils du Vieux, etc. Un copain, qui était le responsable de la section algérienne, vient à Paris - c'est moi qui l'avais recruté : c'était un vieux du Parti communiste que j'avais gagné, qui était officier de l'ALN [Armée de libération nationale), ancien secrétaire de l'Union syndicale d'Alger, enfin tu vois, pas n'importe qui - et Lambert arrive, lui passe le bras autour du cou et lui dit :

« *T'en es malade, toi, de ce qui arrive à Pierre ?! Parce que c'est ton pote, Pierre ?!* »

- *Oui, c'est mon pote, j'en suis malade. C'est tout à fait faux, ce que vous faites.*

- *Ah, c'est bien, tu lui es fidèle, c'est bien. Salut. »*

Quand il est arrivé à Alger, il a découvert qu'il était exclu, que Lambert avait téléphoné. C'est pas mal... C'est bien joué. Avant qu'il se passe ça, il lui avait raconté que j'étais un salaud parce que j'étais allé en Amérique après la mort de ma femme, et que j'avais une jeune maîtresse, que je lui téléphonais tous les deux jours... Que Lambert se soit scandalisé parce que j'avais, selon lui, une jeune maîtresse, ça m'amuse

un peu. Mais ce n'était pas vrai, je téléphonais à ma fille tous les deux jours ! Parce que ma fille était une grande malade, et j'étais parti le tourment au cœur : elle avait perdu sa maman et le papa s'en allait de l'autre côté de l'Atlantique... Je ne pouvais pas refuser parce qu'ils avaient tout fait sur mon nom, les gars, et si je n'y allais pas il fallait qu'ils remboursent... Toutes les cautions pour chaque salle : c'est impossible, ça les aurait ruinés. [Lambert) raconte que j'ai une jeune maîtresse, et je téléphone aux Américains, je leur dis : « *Mais qu'est-ce que ça veut dire ?! Qui a pu dire une chose pareille ?* », etc. « *Ben, c'est le gars qui te logeait. On s'est aperçus qu'il était un agent de Lambert, qu'il était infiltré chez nous.* ». Ils ont débarqué chez le type, ils lui ont foutu une bonne danse, il a tout raconté, et sa maison était truffée de micros ; il m'avait proposé d'aller me reposer au milieu de la tournée, et il me faisait parler. Je ne me cachais pas, ce que je disais, je le pensais. Tous les matins, le mec courait à la poste, envoyer en express la bande de la veille... à Lambert, qui après racontait partout que j'avais une jeune maîtresse, etc. Ils ont foutu une danse terrible au type, au mouchard, et ils lui ont dit : « *Si tu veux te venger tu n'as qu'à aller casser la gueule à Lambert ou à Gluckstein* »... Alors ils [les dirigeants du PCI) ont tenu leur congrès et ils m'ont exclu. Mais je n'y étais pas. J'avais envoyé une lettre où je disais que je quittais ce parti, que je n'en avais rien à foutre... (...).

Et après, vous avez coupé toutes les relations, avec Lambert, avec... ?

Pas après ! (...) Lambert j'ai repris contact avec lui... il faut me connaître pour me comprendre son fils est mort, et son fils c'était un jeune con, mais, des jeunes cons il y en a ! Tous les hivers il venait chez moi : il venait un jour chez moi puis il allait faire du ski, il passait au retour, tu vois... Je l'accueillais comme on accueille l'enfant d'un copain. Il est mort de manière assez bête, alors j'ai mis un mot à Lambert en lui disant : « *Je sais bien qu'on a rompu toute relation, mais là tu as perdu ton fils et je voulais te dire que je partage ton chagrin et que je le comprends.* » Alors j'ai reçu une lettre... C'est la première fois que je reçois quelque chose de Lambert qui est... presque personnel, où il me dit : « *Je suis ahuri. Tu [as écrit] la lettre la plus humaine que j'ai reçue, et c'est de toi qui aurait bien des raisons de ne pas me la faire.* » Ce qui est quand même un aveu... « *Merci, je n'oublierai jamais.* » Et après ça il a convoqué une réunion de responsables, ça c'est Jean-Jacques Marie qui me l'a raconté, il a convoqué une réunion de responsables où il a dit : « *Maintenant, personne - personne ! - n'ouvre sa gueule contre Pierre Broué !* » Fini. Terminé ! Mais il n'a pas dit pourquoi... Maintenant, il ne m'attaque plus. Et ici, ils sont gentils, ils viennent me dire bonjour dans la rue...

Et vous avez toujours des relations avec Jean-Jacques Marie ?

Jean-Jacques Marie, je n'ai jamais rompu avec lui. Jean-Jacques m'a téléphoné quand j'ai été... en dehors du parti, parce que je ne sais pas si je suis parti ou s'ils m'ont exclu... et il m'a dit :

« *ça m'ennuierait qu'on soit brouillés.*

- *Pourquoi est-ce qu'on serait brouillés ? Je suis parfaitement innocent des conneries dont m'accusent tes camarades.*

- *Je sais. Mais il ne faudrait pas...*

- *Ecoute. De ma part, il y a rien à craindre. De la part de ton parti il y a tout à craindre. Donc si tu es décidé à les affronter là-dessus, c'est ton problème : je n'irai pas provoquer en disant " Je reçois Jean-Jacques, etc." D'accord. »*

En fait, je crois que Lambert a dû lui dire : « *Oui, c'est très bien, garde le contact avec lui.* » Parce que ça c'est bien du Lambert... Quand il voit qu'il ne peut pas faire un truc, qu'il va faire trop de dégâts - qu'il aurait été obligé de virer Jean-Jacques après moi, et que pour garder le contact, ç'aurait été épouvantable... Je crois qu'il lui a dit « *Oui* », comme ça il peut dire : « *Alors, t'as des nouvelles de Pierre?, etc.* » Parce que Jean-Jacques m'a téléphoné :

« *Lambert est furieux que tu n'aies pas donné de tes nouvelles.*

- *Eh bien il est gonflé ! » (rire).*

Parce qu'ils ont appris que j'étais malade et que j'allais crever, alors je lui dis « *T'es gonflé.* »

Une dernière question, mais c'est pour avoir votre avis personnel. Comment vous analysez l'évolution du PCI en Parti des travailleurs ?

Sur la question du Parti des travailleurs, j'ai depuis longtemps une position... La première fois que je l'ai eue, que je m'en suis approché, c'est quand je suis allé en Pologne, et que j'ai vu le fonctionnement de

Solidarnosc. C'était un syndicat certes, mais c'était aussi un vrai parti. Un vrai parti ! Je voulais aller d'une ville où j'étais à Varsovie, je téléphonais à Solidarnosc et ils me trouvaient une voiture, etc. Enfin, tu vois, ils jouaient le rôle d'un vrai parti. Je l'avais dit dans un article : c'est un vrai parti des travailleurs. Ensuite, je suis allé au Brésil ; au Brésil, j'ai rencontré Lula, et Lula m'a dit : « *Mon expérience m'a appris deux choses, la première c'est que c'est les travailleurs qui détiennent l'avenir du monde, parce qu'on va abattre la dictature, c'est les travailleurs avec leurs grèves qui abattent la dictature militaire, et d'autre part, il faut un parti, et le seul parti qui peut faire ça, c'est un parti des travailleurs.* » Donc j'étais tout à fait blindé là-dessus, et quand je l'ai dit au Comité central, je me suis fait bombarder d'ironie, de « *ridicule* », « *grotesque* », « *Lula est un agent de l'Eglise* », enfin, etc. Ils ont censuré un article qu'ils m'avaient demandé sur le Parti des travailleurs : alors je l'ai envoyé au *Matin* (*rire*). Ils ont gueulé, mais j'ai dit : « *Quoi ? Vous m'avez interdit, de l'envoyer ? Non, alors... Arrêtez vos conneries : cet article n'a pas été condamné, ni par le Comité central ni par personne. C'est vous qui l'avez arrêté, Lambert et Just.* » [...] Voilà. Alors, tout d'un coup ils ont tourné. Un jour ils ont tourné. Boum. Ils étaient pour le Parti des travailleurs. Donc, j'ai la prétention d'avoir été au Parti des travailleurs avant eux, mais je pense que le Parti des travailleurs qu'ils ont, ce n'est guère qu'un prolongement du Parti communiste internationaliste, et pas plus. Donc c'est déplorable. Ça discrédite la notion même de Parti des travailleurs. Voilà mon opinion.

(Ouvrage disponible à la librairie [La Brèche 27, rue Taine 75012 Paris](#))